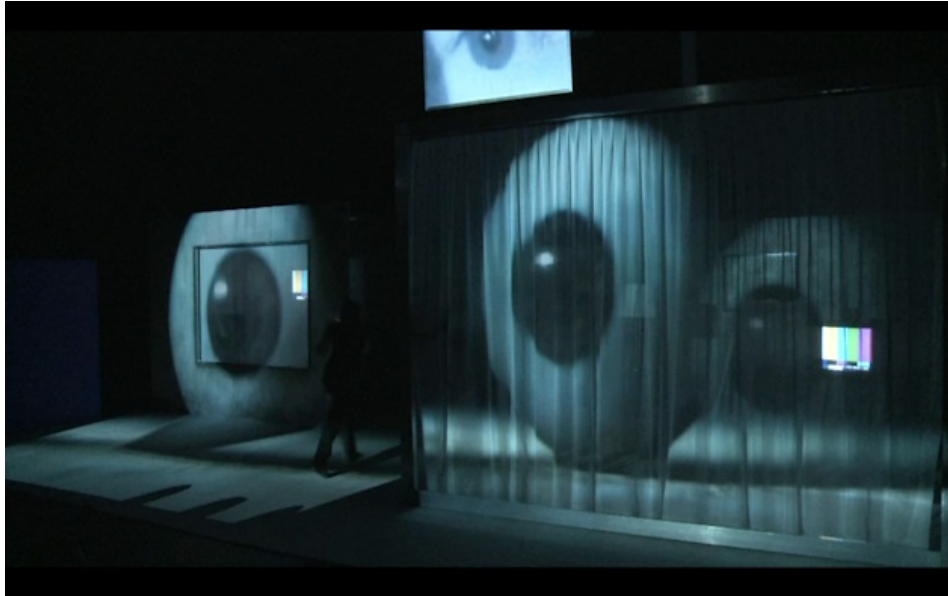


BIG BROTHER LE LAB

LE 27 OCTOBRE 2012 JULIEN GOETZ

"Sous Contrôle" : comment un art comme le théâtre s'empare d'un sujet comme la surveillance ? Comment s'hybrident, sur une scène, un imaginaire et la réalité d'une déviance de nos sociétés ? Quid des humains dans une société sous contrôle - et de quel(s) contrôle(s) parle-t-on ? Entretien avec Frédéric Sonntag, auteur et metteur en scène de la pièce.



La (vidéo)surveillance, on l'aime bien. C'est un peu comme un animal de compagnie avec qui l'on se promène pendant d'interminables semaines. On finit par ne plus bien savoir qui est au bout de la laisse de l'autre et on ne le voit pas changer. Heureusement, ici chez *Owni*, notre **Manhack** national ou la fureteuse **Sabine**, entre autres, gardent l'**œil ouvert** – et le bon – toujours prêts à pointer, comptabiliser, dénoncer les installations massives et autres comportements sécuritaires absurdes.

Alors, lorsque l'on découvre une pièce de théâtre intitulée "**Sous Contrôle**", qui veut dresser le portrait "d'un univers de surveillance généralisée et de ses conséquences sur la population : *paranoïa permanente, trouble identitaire, confusion entre réalité et fiction*", forcément, ça nous interpelle.

Rencontre avec **Frédéric Sonntag**, auteur et metteur en scène du projet.

Sur le plateau, un décor : 9 caméras (de surveillance, traditionnelles, mobiles) presque toutes invisibles, 4 écrans "traditionnels" (écran de surveillance, télévision) et deux éléments de décors servant aussi de support de projection (murs et rideaux). De quoi mettre en scène un réel surveillé, un coin de futur qui déraile dans un glissement progressif.

Frédéric Sonntag :



J'avais particulièrement envie de travailler sur le genre de l'anticipation notamment en prenant comme sujet la société de surveillance. J'ai donc choisi d'aborder la question du contrôle et peut-être plus

généralement la question du regard dans cette société de surveillance. Qui regarde qui ? Qui est regardé par qui ? Cette question du regard est forcément politique.

Quelles seraient les conséquences sur le comportement, sur les identités, sur les personnes, d'une tendance à un regard absolu, à une visibilité absolue, à une transparence absolue ?

Avec l'anticipation, je ne prétends pas décrire le monde dans lequel on vit, je crée une fable où je décris un monde et cela me permet d'autant plus de faire des liens. À chacun de se positionner ensuite en se disant "on est encore très loin de ça" ou au contraire "on est déjà au-delà de ça". Cela permet à chacun de se positionner dans son regard de spectateur. L'anticipation permet de trouver la bonne distance.



Pour raconter cette histoire, le format est fragmenté, filmique, jusque dans l'écriture. Il est annoncé : "22 séquences pour une vingtaine de personnages". Un choix qui n'est pas une posture esthétique mais une volonté de récit.



Très vite est venue l'idée d'une dramaturgie éclatée qui me permettrait de promener les spectateurs à l'intérieur d'un monde, d'un univers que l'on découvrirait à partir de ces séquences là. On est amené, par ces différents symptômes (les séquences) à se demander : comment fonctionne le reste de cette société si nous n'en voyons que ces éléments parcellaires ?

La dramaturgie elle-même fonctionne comme si on était derrière un écran de contrôle et que l'on passait d'une fenêtre à l'autre, d'un fragment à l'autre. La construction même de la pièce est celle d'un panoptique. L'intérêt du fragment est que forcément l'on s'interroge sur la totalité, sur le reste que l'on ne voit pas.



Vers où donc mène ce jeu ? L'hypothèse, comme un "et si..." enfantin, est posée : les comportements humains font le reste. L'écriture de Frédéric Sonntag et l'équipe

d'AsaNsIiMA sa donnent la dynamique et l'on voit, sur le plateau, s'opérer croisements, dérives et collisions.

Vers où glissent les personnages dans cette fable d'une société de surveillance ?



Dans les comportements humains, cela crée quelque chose qui est de l'ordre d'une angoisse permanente, d'une tension qui est : comment la peur est présente ? Comment cette question du regard produit de la peur ? Alors que le regard est censé rassurer. C'est tout ce paradoxe du regard d'ailleurs qui est ce par quoi on existe – on a besoin du regard de l'autre pour exister – et en même temps qui est quelque chose qui nous angoisse absolument.

C'est pour cela que l'on a des rapports ambigus face au regard. Comme ce personnage qui dit qu'elle a besoin d'avoir quelqu'un qui la regarde. Finalement, peut-être que ce qui est encore plus angoissant qu'un regard absolu, ce serait l'absence totale de regard ?



(extrait)

LA FEMME QUI CROIT.

« Je crois qu'ils sont là, qu'ils nous regardent, je crois qu'ils existent et qu'ils nous ont créés, je crois qu'ils sont venus un jour sur Terre sous une forme humaine et je crois que cela a été pour eux une expérience du bien, je crois que depuis ils restent sourds à nos appels, qu'ils préfèrent faire la sourde oreille, je crois qu'ils ne sont peut-être pas plusieurs, qu'ils ne sont peut-être qu'un seul, je crois qu'il est là et qu'il peut voir d'autres choses, je crois qu'en réalité, je crois que ça me rassure de savoir qu'il est là, qu'il me surveille, ça me rassure de savoir qu'il y a quelqu'un, quelque part, pour nous observer. »

Scribd.



Download



Share



Embed

1

of 1



On discerne vite, entre les lignes du récit, que les dispositifs de contrôles sont multiples, les caméras de surveillance n'en sont que l'excroissance la plus visible. La surveillance s'étend d'une manière bien plus insidieuse et commune. Les caméras, les écrans, les technologies ne sont pas le sujet même du récit, ils sont des éléments de l'action, des parts agissantes du décor.

L'enjeu de la surveillance est ailleurs et bien plus proche de nous.



On participe toujours d'une façon plus ou moins consciente à ces dispositifs. Le personnage qui s'auto-contrôle nous raconte son histoire en nous disant : "je ne voulais pas vraiment mais je n'avais pas trop le choix, il y avait d'abord une question d'argent derrière, il fallait que je m'en sorte..." On sent que la question est beaucoup plus complexe que de participer ou pas à la chose à laquelle il ne voulait pas participer. Au final comment s'est-il retrouvé embarqué dans tout un système dont il n'arrive même plus à se sortir ?

La colère de ce personnage est dirigée contre le dispositif qui avait été très bien pensé et contre lui-même qui s'est laissé avoir par ce dispositif et en se disant "je ne pouvais pas vraiment faire autrement que de participer à ce dispositif là".

Il n'y a pas une entité, une personne ou même un pouvoir, qui serait le

grand manipulateur de tout cela. On a l'impression qu'un ensemble de personnes produisent ces dispositifs dont eux-mêmes vont être les victimes. Personne n'est à l'abri d'une forme de paranoïa ou de peur qui génère des comportements particuliers, sécuritaires.



Et partant de là, émerge avec un naturel effrayant, la question de l'auto-contrôle.



Comment ces dispositifs arrivent à générer un mode où, soi-même, on rentre dans un dispositif où il faut faire attention, se surveiller et devenir son propre flic ?

Par la responsabilisation, par la culpabilité sans doute. Insidieusement on en arrive soi-même à contrôler ses propres comportements, ses propres actions, ses propres habitudes.



(extrait)

L'HOMME QUI SE SURVEILLE LUI-MEME.

« Un manque d'effectifs, c'est ce qu'ils nous ont dit, un manque de surveillants, ils ne pouvaient plus embaucher. (A l'époque nous avons pensé que la crise de l'emploi les touchait eux aussi de plein fouet, que leur camp n'était pas épargné lui non plus, nous les avons crus. Maintenant il me paraît évident qu'il ne s'agissait en réalité que d'un prétexte pour mettre en place leur dispositif.) Alors, puisqu'ils manquaient d'effectifs pour nous surveiller, ils nous ont demandé de nous surveiller nous-mêmes et ils nous ont proposé de nous rétribuer pour cette tâche (la crise de l'emploi était telle, à l'époque, de notre côté, que nous ne pouvions pas refuser, nous n'en avions tout simplement pas les moyens). Ils nous ont, donc, chaque mois, versé une somme en fonction du nombre de dénonciations que nous faisons (des dénonciations sur nous-mêmes), ils ont mis en place un système de récompenses pour les plus méritants, ils ont mis en place un système de quotas obligatoires, ils ont profondément et durablement ancré en nous le sentiment de culpabilité. Les plus méritants se sont d'abord réjouis des sommes qu'ils obtenaient par ce moyen (je me suis moi-même personnellement réjoui des sommes que j'obtenais, même si je ne faisais pas partie du cercle des plus méritants). Et puis, ils ont perfectionné le système, ils nous ont dit : pénurie des instances de rectification. Et, encore une fois, nous les avons crus. Alors, ils nous ont demandé de nous rectifier nous-mêmes, de réparer chacune des infractions que nous commettions, de corriger chacune des fautes pour lesquelles nous étions chargés de nous surveiller. Dans un premier temps, ils nous ont bien payés et chacun faisait du zèle pour être mieux payé encore. Chacun se surveillait et se rectifiait lui-même, et ceux qui se rectifiaient le plus

Scribd.



Download



Share



Embed

1

of 1



Au fil des séquences, *“Sous Contrôle”* nous emmène donc explorer les symptômes de cette société de surveillance, aussi absurde que tragique. Des situations qui n'ont pas été créés ex-nihilo. Le jeu ici consiste à pousser le curseur un peu plus loin ou à le décaler légèrement mais la réalité, celle hors-plateau, infuse dans l'histoire.



La torture par le son par exemple, la prise de contrôle des émotions par le son, ça provient de cas concrets. J'ai appris qu'à Guantanamo, on avait imposé à des prisonniers, 24h/24 le même tube ou la même chanson, comme une torture sonore. Il y avait Metallica, Britney Spears, Nine inch nails. J'avais en tête aussi la faction “armée rouge” qui avait subie une torture par l'absence de son. Il y avait des cellules complètement capitonnées où tu n'entends plus aucun son, juste celui de ton propre coeur et cela rend fou au bout d'un certain temps.

Il y a aussi le monologue d'ouverture qui est relié au syndrome

“Truman” apparu aux États-Unis, en rapport avec le film “The Truman Show”. Ce sont des personnes atteintes d’une forme de paranoïa avancée puisqu’ils sont persuadés qu’ils sont les personnages d’une série télé ou d’une télé-réalité et qu’ils ont le réflexe d’aller voir des chaînes de télévision ou de se rendre dans des commissariats pour dire “faut arrêter de me filmer, faut arrêter les caméras”.



Dans cet univers, où Orwell, K. Dick et Kafka s’entremêlent, l’horizon n’est pourtant pas sombre, ni clos. Les personnages, certains en tout cas, tentent des sursauts pour enrayer l’engrenage, détourner le signal. Parfois en vain, l’écriture s’enroulant alors sur cette thématique paranoïaque où s’enchaînent les évidences logiques...

(extrait)

LA FEMME BLOQUEE.

« S'ils ne veulent pas que je puisse leur échapper, ils ont établi un système pour me retenir sur place, alors il suffit que je lève le pied pour vérifier, si je lève le pied pour vérifier je vois bien qu'il faut que je me repose au même endroit, s'il faut que je le repose au même endroit c'est qu'ils veulent que je le repose au même endroit, s'ils veulent que je le repose au même endroit c'est qu'ils peuvent me faire obéir, s'ils peuvent me faire obéir c'est qu'ils ont tout pouvoir sur moi, s'ils ont tout pouvoir sur moi c'est que je ne suis plus qu'un objet entre leurs mains, si je ne suis plus qu'un objet entre leurs mains c'est qu'ils me sous-estiment, s'ils me sous-estiment je peux profiter de la situation, si je peux profiter de la situation alors je peux essayer de répéter ce geste je vais lever le pied plusieurs fois, si je répète ce geste si je lève le pied plusieurs fois je crée une boucle, si je crée une boucle je perturbe l'ordre normal des choses, si je perturbe l'ordre normal des choses je brouille le signal, si je brouille le signal je les empêche de voir et d'écouter, si je les empêche de voir et d'écouter je les fais paniquer, si je les fais paniquer c'est donc que je représente un grand danger pour eux, si je représente un grand danger pour eux ils veulent pas que je sois sûr d'être... »

Scribd.



Download



Share



Embed

1

of 1



...et à d'autres moments, ces tentatives ouvrent des possibles et étrangement le salut, l'ailleurs, est au cœur de chaque personnage, dans l'un des derniers territoires où la prise de contrôle se joue : leur cerveau.



Je mets souvent en scène des personnages qui, dans un univers de catastrophe, tentent des espaces de résistance. Entre participer à ce monde hostile et être contre, souvent les personnages créent une troisième solution qui est de créer leur propre espace. Ils se rendent

compte qu'en étant contre le système, ils participent au système. Plus ils sont "contre", plus le système les récupère, ils sont toujours à l'intérieur de ce même système. Ils ne peuvent pas y échapper car, même en étant contre lui, ils sont à l'intérieur.

Le système ne demanderait qu'une seule chose, c'est justement que l'on rentre en rébellion contre lui, donc à partir de là, il faut trouver une espèce de brèche pour se construire son propre espace, sa propre utopie et trouver le moyen d'échapper à ce regard là.

Donc mes personnages essaient de trouver des "ailleurs", ils essaient de fabriquer des petites utopies personnelles, individuelles ou collectives. Des zones à l'intérieur du monde. C'est une façon de trouver un exil mais à l'intérieur du monde. Il y a quelque chose de l'ordre d'un territoire que ces personnages essaient de fabriquer. C'est une façon de reconstruire un réel qui leur appartient.

Ici, un des espaces possibles, au milieu d'une fictionnalisation générale, de la spectacularisation générale, plutôt que de revendiquer un retour au réel, leur moyen d'y échapper est de générer ses propres fictions. Il y a des fictions qui peuvent être génératrices de possibles.



Étrangement, une fois une certaine frontière passée, plus on avance dans la pièce plus on semble quitter l'anticipation et se rapprocher de notre présent. Comme si l'écriture manipulait le temps et après nous avoir éloigné, nous ramenait au bercail. Comme cette avant-dernière séquence jubilatoire où une banale déclaration de perte de carte d'identité bascule vers une perte totale d'identité face à une administration ivre de son propre pouvoir de contrôle.

Au plus près de nous, la surveillance redevient alors cet animal de compagnie qui nous suit. Ou nous guette.

Photo et couverture par Bertrand Faure ; Capture et vidéo par la compagnie AsaNIsiMAsa.

LOLOTUX

le 27 octobre 2012 - 10:21 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



Je me méfie de plus en plus de cette culture qui de façon sincère s'inquiète de la surveillance et qui par un drôle de truchement intellectuel demande de plus en plus

de censure pro-active (surveillance) à la technique pour protéger de pseudos droits pas très intellectuels ni culturels ! (HADOPI etc.)

VOUS AIMEZ



1

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE

JULIENGOETZ

le 27 octobre 2012 - 12:07 • SIGNALER UN ABUS - PERMALINK



Bonjour,

Si certains, bien plus les intermédiaires et rentiers, que les artistes et créateurs, persistent à confondre partage et piratage et s'épuisent dans cette guerre inutile, de nombreux autres, sans doute bien plus silencieux, sont bien plus ouverts et en phase avec la réalité d'aujourd'hui. Ils créent et partagent sans verrouiller l'échange. La Hadopi n'est pas une création unanime du monde culturel, elle émane bien plus des industries culturelles, ce qui n'a rien à voir.

Une partie du monde de la culture reste dans un combat d'un autre âge face à nos usages actuels, mais veillons à ne pas généraliser et mettre globalement "cette culture" dans un seul et même sac.

Julien

VOUS AIMEZ



3

VOUS N'AIMEZ PAS



0

LUI RÉPONDRE